



HAL
open science

L'ambiance urbaine, une impression culturelle? - Déconstruction des sensations urbaines à partir de l'architecture domestique

Marc Bertier

► **To cite this version:**

Marc Bertier. L'ambiance urbaine, une impression culturelle? - Déconstruction des sensations urbaines à partir de l'architecture domestique. Ambiances in action / Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances, Montreal 2012, Sep 2012, Montreal, Canada. pp.739-742. halshs-00745952

HAL Id: halshs-00745952

<https://shs.hal.science/halshs-00745952>

Submitted on 26 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ambiance urbaine, une impression culturelle ?

Déconstruction des sensations urbaines à partir de l'architecture domestique

Marc BERTIER

Laboratoire Lorrain de Sciences Sociales (2L2S), Université de Lorraine, France
marc.bertier@gmail.com

Abstract. *Listening to Louis Khan (1996), spaces are sensations, and sensations are ambiances. Working with the case of domestic architecture, this essay tries to understand the construction of ambiance. The aim is to show step by step how space interacts with people. We will start with the space talk, an identical and objective speech. After, working with the multi-scalar and the cognitive meaning of the architectural object, we are going to bring to light the twice levels of meaning: one denoted and an other connoted. To finish, we will focus on the second meaning, the connoted one, whom is building a cognitive ambiance. At the end, housing ambiance looks like a social study case, a mirror of a society in a very specific context.*

Keywords: *social agents, housing, perception, interaction, cognitive meaning*

« Il y a des espaces ; ce ne sont que des sensations. Il y a la sensation, l'ambiance. Ce sont des lieux où l'on ressent quelque chose – de différent. On ne dit pas la même chose dans un petit espace et dans un grand espace. » (Khan, 1996, p. 178)

Pourquoi ne dit-on pas la même chose dans tous les espaces ? Répondre à cette question permettrait de comprendre comment l'espace interagit avec les individus. Derrière ce problème se cache une hypothèse qui est un début de réponse : si nous avons des comportements et réactions différents face à différents espaces, c'est que ces derniers nous parlent. Les sensations, autrement dit l'ambiance, seraient alors une forme de discours, une médiation entre l'individu et son environnement. Comprendre comment se construit ce message permettrait de comprendre la nature de cette interaction. Nous postulons que chaque élément de l'espace urbain possède son propre registre de discours : les monuments, le mobilier urbain ou encore l'architecture domestique ne disent pas les mêmes choses de par leurs différents usages. Les sensations générées par les espaces d'habitation seront plus particulièrement au cœur de cette tentative de déconstruction de l'ambiance urbaine. Face à l'étendue du corpus que représente le logement, nous nous concentrons sur deux figures perçues comme antinomique par les citoyens : le pavillon individuel et la barre d'immeuble du grand ensemble. Cet exercice est mené à partir d'entretiens réalisés à l'aide de stimuli photographiques et s'inscrit dans une recherche qui vise à comprendre comment les habitants perçoivent leurs interactions avec leur espace de vie. Le but de ce travail est de comprendre comment, dans le cas spécifique de l'architecture domestique, les citoyens ont l'impression que l'espace interagit avec eux-mêmes. Autrement dit, pourquoi ne disent-ils pas la même chose dans tous les espaces ? Pourquoi aiment-ils certains logements et pas d'autres ? À partir de la notion d'ambiance telle que l'a définie J. Baudrillard (2009), nous montrerons le poids du culturel dans la construction de l'ambiance en analysant tout d'abord le discours de l'espace, ensuite son support et son sens, et enfin sa nature.

Le discours de l'espace

Un lien identitaire

Si l'espace parle aux individus, il lui tient avant tout des propos identitaires. L'échange qui se construit entre les deux entités est mené par celui qui observe en fonction de qui il est et qui il aspire être (situation familiale, professionnelle, éducation, sentiment d'appartenance à un groupe). « Ayant une famille nombreuse, j'ai besoin d'un logement individuel avec un espace extérieur et proche de la nature », affirmera un père de famille à partir d'une photographie d'une maison individuelle. À propos d'une barre d'immeubles collectifs, il aura la réaction suivante : « Bon, ça c'est du collectif euh... style social... c'est bien pour les gens qui n'ont pas les moyens d'acheter ou n'importe... moi je... je ne pourrais pas habiter là, quoi. » L'architecture domestique joue ici un rôle de support identitaire. Elle permet à l'observateur de s'imaginer qui vit où et dans quelles conditions. L'objet « logement » joue un rôle de passeur sur lequel s'appuie le citoyen pour vivre ses ambitions et projeter ses fictions (Marchal, 2009). L'origine de l'échange entre l'individu et les artefacts réside dans ce moment où l'objet se lie à une personnalité, qu'elle soit de l'interviewé ou de quelqu'un qu'il imagine.

Un jugement objectif

Le raisonnement du père de famille à propos du pavillon est rationnel. Il choisit la maison individuelle parce qu'il pense que, pour le « bien » de sa famille, il doit vivre dans ce type d'habitat. Les considérations plus larges, celles qui s'intéressent au phénomène urbain dans sa globalité, ne l'intéressent pas. Lorsqu'il développera son discours, il n'évoquera par exemple à aucun moment le problème du mitage du territoire que pose cette forme urbaine. Il raisonne d'une manière subjective, mais qui est logique par rapport à sa situation particulière (Boudon, 1990). Ce raisonnement va se constituer comme facteur d'ambiance pour l'individu : ainsi un jardin privé évoquera la vie de famille, l'intimité, la tranquillité. Le jugement est influencé par la situation du sujet percevant : si une majorité s'accorde à trouver le type « maison individuelle » idéal, tous ne le font pas de la même manière. Les personnes ayant les plus hauts revenus vont dénigrer un pavillon préfabriqué au profit d'une maison bourgeoise, tandis que les plus modestes vont voir dans le premier un moyen d'accéder au rêve que représente le second (Chamboredon & Lemaire, 1970). Les sensations urbaines s'accommodent selon les individus. Dans le cas de l'architecture domestique, elles sont issues des usages que l'on cherche à y projeter. Et lorsque qu'aucun usage n'est perceptible, les interviewés restent silencieux. Face à une barre, ils sont nombreux à rester muets. Sur cette image, ils ne lisent que des manques : « Il n'y a pas de balcon. C'est important de pouvoir aller dehors », ou des suraccumulations « Trop gros, trop monotone, trop... trop tout... », qui les empêchent de s'imaginer en train de vivre dans ces logements.

Support et sens du discours de l'espace

Un support multi-scalaire

La personne ayant jugé la barre comme étant « trop » continue péniblement sa description : « Et puis il y a une grosse route devant, ça doit être bruyant... il n'y pas de verdure... Ça doit être dans une cité de banlieue... ». Le père de famille qui a choisi le pavillon ajoutera aussi : « Il est sans doute au calme, dans un quartier tranquille. On le voit aux haies. » L'objet architectural n'est, et les autres entretiens le confirmeront, en aucun cas jugé seul, d'une manière décontextualisée. Il est toujours inclus dans un paysage qui commence au pied de l'objet architectural (le jardin, le parking), s'étend à la situation urbaine (centre-ville, banlieue, campagne) en passant par le quartier (résidentiel, calme). L'élargissement de l'objet

perçu correspond à la confrontation rationnelle de l'identité de l'individu à l'espace. Au pavillon de lotissement est associé le repos du jardin, à la banlieue le bruit des grands axes de circulation. B. Zevi (2011, p. 17), en définissant l'urbatecture, avait bien souligné combien la perception de l'architecture était due à son intégration dans le contexte : « La réalité stéréométrique d'un édifice dépend des points de vue extérieurs, c'est-à-dire de la conformation de l'espace urbain dans lequel il est immergé (...) ». Mais c'est H. Lefebvre (2009, p. 89) qui, à travers son analyse de la forme urbaine, permet de prendre pleinement possession de ce mode de perception en l'analysant en deux moments : un premier mental, lié à la perception des éléments dans le réel, proche de l'urbatecture ; et un second social, qui s'intéresse à la société urbaine comme sens des activités à travers l'environnement perçu.

Un discours issu de processus cognitif

Confronter les deux définitions, celle de B. Zevi et celle de H. Lefebvre, suggère que l'espace produirait une double signification. Il y aurait ce que l'espace dit explicitement, selon un processus de dénotation ; et ce qu'il transmet implicitement, à travers la connotation. Cette dualité se retrouve dans la manière dont les interviewés interprètent l'espace. Tout d'abord, lorsque le père de famille estime que le pavillon doit être proche de la nature, il fabrique l'association « verdure – nature ». Ici les buissons dénotent la nature. Mais ils ne sont pas directement vecteurs d'ambiance, c'est le système sémiologique second qu'ils amorcent qui la génère. En percevant le buisson, l'individu voit la nature. Il ressent cette dernière à travers sa mythologie (du sain, du calme, du « bon »...). En revanche, lorsqu'il avance que le pavillon doit-être dans un quartier calme, l'espace est connoté : le père pense ceci parce que, pour lui, les pavillons qui ont ce type de haie sont dans des quartiers résidentiels. Mais ces appréciations ne sont pas partagées de tous. Alors que la dénotation est « logique », le système second qu'elle enclenche, comme la connotation, est cognitif. Ces deux significations forment une mythologie : les réalités sont réduites en « langages volés » (Barthes, 2009). Ces mythes permettent à l'individu de se définir le lieu et construisent les sensations urbaines.

Un discours de potentiels et normé

Mythologie de la valeur d'usage

Que disent ces mythologies ? Qu'elles soient issues des systèmes seconds ou des connotations, elles traduisent des valeurs d'usages. Les attentes vis-à-vis de l'espace, définies rationnellement selon les représentations que l'on se fait de soi, orientent le jugement. Ici encore, il est issu d'un processus cognitif construit. Une personne rencontrée résume ce phénomène : « Moi j'étais dans une famille d'ingénieurs soi-disant riches... qui avaient cinq moutards, il y avait la chambre des filles et la chambre des garçons. Il y a eu un moment de ma vie on était trois dans la même chambre, et c'était une norme sociale. On ne se considérait pas comme pauvre ni même comme malheureux. Vingt ans après, ma femme de ménage m'expliquait qu'elle n'arrivait pas à joindre les deux bouts... et que ce n'était pas possible qu'il n'y ait pas une chambre par gamin. » À l'issue des entretiens, il apparaît que ce qui compte dans le jugement c'est la motivation ressentie, c'est-à-dire les potentiels d'action permis. Ainsi une haute fenêtre dénotera une hauteur sous plafond importante, celle-ci signifiant un espace confortable et de beaux volumes de liberté. Certains y voient même des corniches, comme celles de la salle d'attente de leur médecin. « *La classe* », concluent-ils.

La saveur de l'ambiance

Pour J.-M. Stébé et H. Marchal (2009), les mythologies urbaines « seraient construites d'images négatives nous faisant voir le monde urbain comme étant à l'origine de tous les maux dont souffre notre société » (p. 5). L'interprétation de l'espace s'effectuerait selon la

dialectique du bien et du mal, du sain et du malsain. La normalité de l'usage de l'espace est au cœur des mythologies produisant le ressentiment d'ambiance. Nous retrouvons ici les conclusions de J. Baudrillard (2009), qui affirme que l'ambiance est liée à la fonctionnalité, qui n'est « nullement ce qui est adapté à un but, mais ce qui est adapté à un ordre ou un système : la fonctionnalité est la faculté de s'intégrer à un ensemble » (p. 89). Le jugement des valeurs d'usages est une construction sociale. Il permet à l'individu de se définir à travers son logement, de se revendiquer socialement. La normalisation des usages fournit les référentiels permettant d'estimer la qualité de l'ambiance et de la rendre agréable ou désagréable. En France les barres de logements sont actuellement perçues comme monotones et inhumaines : elles ne correspondent pas à la société actuelle de l'individu. Cette rupture les place comme une menace pour l'intégrité de l'identité du sujet percevant : il risque, en vivant, d'être considéré par l'autre comme étant en dehors de la marche de la société. En effet ces barres à l'architecture égalitaire vont à l'encontre de l'individualisation.

Quelles interactions entre les espaces de vie et les habitants ?

Les interactions entre les individus et leur espace sont donc, dans une large mesure, des constructions cognitives parce qu'elles sont produites par et pour la société : lorsque l'individu émet un jugement objectif, c'est-à-dire en fonction de qui il croit être, il ne fait que ré-interpréter la société. Nourri par des mythes, le jugement de l'espace est un jugement de goût. Par exemple, la dialectique du propre et du sale fournit le référentiel permettant de juger positivement ou négativement, c'est-à-dire d'aimer ou non. Mais le « propre » n'est pas le même pour toutes les sociétés : les habitants du lac Titicaca, qui n'ont pas conceptualisé le plastique comme sale, ne s'indignent pas face à l'invasion de leur environnement par des sacs plastiques. Enfin, en fonction de sa position dans la société, de sa situation face au logement, l'interprétation faite par l'individu de l'objet architectural sera différente. Sociale et contextualisée, l'interprétation sera un reflet de la société et de sa structuration : en plaçant le logement dans l'espace urbain, l'individu se figure la position de l'habitant dans l'espace social. L'ambiance produite par l'architecture domestique serait donc une traduction des relations entre les différents individus composant une société.

Références

- Barthes R. (1957, 2009), *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil
- Baudrillard J. (1968, 2009), *Le système des objets*, Paris, Gallimard
- Boudon R. (1990), *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris Fayard
- Chamboredon J.-C., Lemaire M. (1970), « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, 11-1, pp. 3-33
- Khan L. (1961, 1996), *Silence et architecture*, Paris, Éditions du Linteau
- Lefebvre H. (1968, 2009), *Le droit à la ville*, Paris, Economica
- Marchal H. (2009), Identité du citoyen, in Stébé J.-M. & Marchal H. (dir.), *Traité sur la ville*, Paris, PUF, pp. 399-460
- Stébé J.-M. & Marchal H. (2009), *Mythologie des cités ghettos*, Paris, Le Cavalier Bleu
- Zévi B. (1960, 2011), *Apprendre à voir la ville*, Marseille, Parenthèses

Auteur

Marc Bertier est titulaire d'un Master recherche en architecture (ENSAPM). Il prépare actuellement un doctorat en sociologie urbaine sous la direction du Pr. J.-M. Stébé au sein de l'équipe « Culture et urbanité » du Laboratoire Lorrain de Sciences Sociales (2L2S) de l'Université de Lorraine. Il s'intéresse plus particulièrement à la perception de l'architecture et à son impact dans la société à partir de l'exemple des grands ensembles.